Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 10 (1984)

Heft: 2

Artikel: Les paradoxes de le migration volontaire : migrantes occasionnelles et migrantes professionnelles

Autor: Haour-Knipe, Mary

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814587

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol. / Rev. suisse sociol. 2 (1984) 517–538

LES PARADOXES DE LE MIGRATION VOLONTAIRE:

MIGRANTES OCCASIONNELLES ET MIGRANTES PROFESSIONNELLES

Mary Haour-Knipe
5, rue St. Ours
CH–1205 Genève

"Etre présent même absent, être partiellement absent même présent", tel est le paradoxe de l'immigré, comme l'écrit A. Sayad (1981, 1747) en parlant des travailleurs immigrés, mâles solitaires, nord-africains en France. Cet article illustera ce paradoxe pour un groupe tout différent, celui des femmes américaines immigrées en Suisse, avec leurs familles et à l'abri de soucis économiques. Les questions abordées dans cette étude sont les suivantes:

- Comment se situe le migrant, entre ses réseaux sociaux d'origine et ceux d'accueil ? Jusqu'à quel point est-il possible de s'intégrer à cette culture d'accueil ?

- Quelles sont les influences de la migration sur les réseaux sociaux des migrants ?

A partir d'une étude de migrantes relativement favorisées, nous analyserons leurs liens sociaux avec leurs familles et leurs amis laissés dans le pays d'origine, ainsi que, dans la culture d'accueil, avec leurs compatriotes, les autres étrangers et les autochtones.

A l'écart des bouleversements que connaissent les réfugiés et des problèmes économiques que rencontrent certaines autres catégories de migrants, le groupe étudié présente à priori tous les éléments favorisant son adaptation et son intégration: habitude et tradition de se déplacer, expérience de la vie urbaine, désir de s'intégrer, "capital culturel" et loisirs pour profiter du séjour, différence relativement faible entre la culture d'origine et la culture d'accueil, nombre relativement grand de gens appartenant à la même culture déjà sur place.

La question que soulève l'étude de cette population concerne les caractéristiques des processus d'intégration et d'adaptation des migrantes; quels facteurs affectent le plus ces processus, les facteurs culturels, les facteurs relationnels ou les facteurs temporels ? En décrivant successivement ces différents facteurs, nous pourrons dégager la spécificité de deux types contrastés de migrations volontaires.

Le groupe des femmes, appartenant à la classe moyenne supérieure, qui suivent leurs maris cadres, parfois dans plusieurs pays, a rarement été le sujet d'études de migration (p. ex. Brody, 1970; Féd. Suisse des Bourgeoisies, 1979; "La Suisse et le migrant", 1967). Si les femmes migrantes sont de plus en plus étudiées, de telles études ont tendance à traiter leurs problèmes face à la modernisation rapide et aux conditions économiques et sociales défavorables (p. ex. Guyot et al., 1975; Ley, 1981; Taboada-Leonetti, 1978; Unesco, 1983). Une exception à cette tendance : des études telles que "The Overseas Americans", Cleverland et al., 1960) où les familles des cadres à l'étranger ont en général droit à un chapitre. Alors que deux études antérieures (Damay & Ypsilantes, 1980; Geneva Women's Cooperative, 1983) ont traité des problèmes spécifiques que rencontrent les femmes des cadres internationaux, le présent travail se limite à une étude en profondeur des réseaux sociaux d'un groupe spécifique, les femmes américaines, épouses de cadres, vivant à Genève. Un autre aspect de cette étude, à savoir les conséquences du déracinement sur leur état de santé, sera présenté par ailleurs.

1. DESCRIPTION DES CARACTERISTIQUES DE LA POPULATION ETUDIEE

Le caractère international de la ville de Genève n'a pas besoin d'être souligné ici, ni la tradition d'accueil des étrangers: un tiers de la population du canton est constitué aujourd'hui d'étrangers. La population américaine à Genève compte quelque 7 000 personnes, dont une grande proportion appartient à la classe moyenne supérieure.

Quoique numériquement relativement peu importante, cette communauté américaine est très active sur la scène genevoise. Plusieurs "clubs" (dont un club des femmes américaines) aident aux contacts avec les Genevois; il y a de nombreuses institutions américaines (église, centre communautaire, etc.), sans parler de certains autres éléments de la présence américaine (musique, hamburgers etc . . .). L'influence culturelle américaine facilite l'entrée des américains nouveaux venus: le "choc culturel" en est amorti.

Pour la présente étude, nous avons eu des entretiens avec huit femmes américaines ayant suivi leurs maris à Genève. Les entretiens se sont déroulés en anglais et à leur domicile. D'une durée d'environ deux heures, ils étaient semi-dirigés, ce qui a permis une grande souplesse dans le déroulement des questions. Nous sommes revenus ensuite six mois plus tard pour une deuxième série d'entretiens d'environ une heure, afin de suivre longuitudinalement les thèmes qui avaient été abordés dans la première phase. Ces deux séries d'entretiens se sont déroulées entre mai 1982 et mai 1983. L'échantillon ne peut pas prétendre à la représentativité de la population américaine à Genève, bien que les femmes choisies se trouvaient dans des situations sociales contrastées.

Les profils démographiques des sujets sont donnés par le Tableau I.

Toutes ces personnes ont travaillé pendant une certaine période de leur vie; la moitié étaient professionellement actives juste avant leur arrivée à Genève. Comme nous le verrons par la suite, l'absence d'une vie professionnelle à Genève représentait une frustration majeure pour certaines.

Les déménagements géographiques sont très fréquents dans la population américaine. Ceci est certainement le cas pour les femmes étudiées, dont 5 avaient déjà vécu à l'étranger avant d'arriver à Genève.

Tableau I

PROFILS DEMOGRAPHIQUES

durée du séjour à Genève:	3 mois à 3 ans (moyenne: 18 mois)
âge:	31 à 50 ans (moyenne: 39)
mariées:	8
enfants:	1 à 4 par famille (moyenne 2,1) âge 1 à 14 ans
éducation:	diplômes universitaires: 8 diplômes universitaires avancés: 2
profession:	enseignante: 5 (dont enseignement spécialisé: 2) publicité: 1 assistante administrative: 1

Quatre sont ce que nous appellerons des "migrantes professionnelles" qui ont déménagé tous les trois ou quatre ans depuis leur mariage, souvent à travers le monde. Pour elles, le séjour à Genève fait partie d'une longue série de déménagements. Les quatre autres sont ce que nous appellerons des "migrantes occasionnelles": leur itinéraire à été un peu moins mouvementé bien que deux d'entre elles seulement aient une base aux Etats-Unis. Pour

toutes sauf une le séjour à Genève est d'une durée assez fixe (deux ou trois ans), mais des prolongations de quelques années sont fort possibles. Toutes les familles comptent retourner aux Etats-Unis un jour ou l'autre, mais la moitié seulement directement depuis Genève.

Pour toutes, la migration est de type urbain-urbain; ayant déjà vécu dans des grandes villes, elles n'ont pas d'ajustement à faire à la vie urbaine.

Toutes appartiennent à la classe sociale moyenne supérieure, par l'appartenance sociale de leurs maris, cadres dans des firmes multinationales, ou fonctionnaires internationaux (CD, OMS etc.). Elles ont un niveau de vie confortable, bien que sans luxe exorbitant. Dans ces familles de classes moyennes le travail, l'éducation, et la famille sont fortement valorisés. Un facteur qui affecte la vie de ce groupe est la politique des firmes multinationales américaines qui essaient d'assurer à leurs employés un mode de vie comparable à celui qu'ils auraient aux Etats-Unis. Six des huit familles vivent ainsi dans des maisons individuelles dans les banlieues genevoises, à l'américaine contrairement à leurs homologues suisses qui, au même niveau, ont plutôt tendance à vivre dans des appartements. Pour rendre encore plus attirante la vie à l'étranger, les multinationales offrent toute une série d'avantages: allocations de logement, études payées pour les enfants dans des écoles anglophones privées, "home leave" (voyages payés aux Etats-Unis tous les ans ou tous les deux ans) entre autres. Grâce à cela, trois des sujets déclarent vivre peut-être mieux, du point de vue économique, qu'aux Etats-Unis, mais personne ne considère cela comme la raison principale de vivre à l'étranger.

Dans la littérature sur la migration, un important paramètre est le facteur "push-pull", c'est-à-dire les raisons motivant le déplacement. Dans cet échantillon, le déplacement est de type "push" pour une seule femme: elle et son mari étaient devenus mécontents de leur précédent lieu d'habitation, qu'ils considéraient comme dangereux. Elle était aussi l'une des seules à être franchement malheureuse de la décision de venir à Genève, mais elle n'avait pas vu d'autre alternative. Une autre aurait préféré retourner aux Etats-Unis après 11 ans à l'étranger, mais se sentait soumise aux décisions de la firme de son mari. Pour les autres, le déménagement est plutôt de type "pull", l'attrait de Genève étant double: carrière du mari ainsi que l'expérience, pour les familles et pour les femmes elle-mêmes, de vivre dans une autre culture.

Pour deux femmes, la carrière du mari prime nettement sur cette expérience. Consultées, mais plus ou moins pour la forme, elles acceptent assez passivement – à condition que le déménagement ne nuise

pas aux enfants – les décisions de la firme (cela n'implique pas que leurs maris aient nécessairement plus de liberté dans ce domaine). Ces femmes sont toutes les deux de type "migrante professionnelle" et la passivité fait partie de leur processus de socialisation en tant qu'épouse; l'une d'elles raconte s'être révoltée avant le premier déménagement à l'étranger: "C'est ton devoir de suivre ton mari", s'est-elle vu répondre par sa mère.

Pour les cinq autres, la carrière du mari est importante, mais aussi l'expérience d'une autre culture; elles ont activement soutenu la décision de venir à Genève. A la recherche de la découverte, un des buts de leur séjour était de s'intégrer à la culture autochtone.

Le moment du déménagement est important dans la prise de décision et le degré de satisfaction vis-à-vis de l'expérience jugée d'autant plus positive que le déménagement s'harmonise mieux avec les carrières procréatives et professionnelles des femmes. L'une d'entre elles, par exemple, enceinte lors du projet de venir à Genève, s'est réjouie à la perspective de combiner quelques années de congé de maternité avec l'expérience de vivre dans une autre culture.

Par contre, pour certaines femmes éduquées, l'interruption de leurs carrières professionnelles représente un problème majeur. Toutes ont longuement commenté le fait qu'il soit quasiment impossible pour une femme dans leur situation d'obtenir un permis de travail à Genève. En dépit des problèmes, deux d'entre elles sont décidées à continuer leur carrière à Genève; l'une bloquée par une dépression, n'a encore rien trouvé; l'autre a commencé à travailler, mais au noir.

Cinq autres ont remis à plus tard la possibilité de travailler: à leur retour aux Etats-Unis, ou quand les enfants seront tous à l'école. Elles tendent à considérer leur séjour à l'étranger comme une opportunité de faire autre chose. Une seule n'a pas d'ambition professionnelle, se disant fort contente de rester au foyer. Elle est parmi celles qui ont déménagé le plus souvent et le plus loin. Les autres "migrantes professionnelles" espèrent toujours pouvoir un jour ou l'autre, lors de déplacements, négocier de nouvelles carrières. Les difficultés qui s'y rattachent sont bien décrites par le Geneva Women's Cooperative, (1983).

Pour le meilleur ou pour le pire, donc, sans la possibilité de travailler et avec des devoirs ménagers et maternels qui ne remplissent pas tout leur temps, ces femmes ont des loisirs pour profiter de leur séjour. La majorité d'entre elles désire découvrir la vie des autochtones.

En résumé, pour la plupart de ces femmes, tous les facteurs semblent réunis pour favoriser une bonne adaptation à la nouvelle culture. L'image du nouveau lieu d'habitat est positive. La plupart ont dit avoir activement soutenu la décision de venir et les autres paraissaient assez d'accord. Elles semblent à l'abri de soucis économiques majeurs et ont des loisirs. Les différences entre la culture d'origine et la culture d'accueil paraissent peu importantes, et une communauté de gens de même nationalité est déjà sur place pour faciliter la transition. Finalement, le désir de découvrir une autre culture occupait une grande place dans leur motivations à s'installer à Genève. Pourtant, les obstacles professionnels rencontrés à Genève bien que minimisés pour une majorité d'entre elles, occasionnent, au delà des discours manifestes, des décalages entre les normes de leur culture d'origine et la culture d'accueil. Toutes ont importé avec elles la possibilité de choix professionnels et familiaux. Toutes ont pensé qu'elles pouvaient provisoirement substituer à leurs choix professionnels la découverte d'une autre culture. Or, pour certaines d'entre elles, cette substitution est devenue un échec. Comme nous le verrons par la suite, ces décalages et ce processus de substitution ne sont pas sans poser de grands problèmes d'intégration à la culture d'accueil.

2. LES RESEAUX FAMILIAUX ET AMICAUX DES MIGRANTES

– *AVEC LES FAMILLES D'ORIGINE :*

Pour plusieurs de ces familles, l'émigration n'est pas chose nouvelle. Les parents de deux des femmes interviewées, d'origine européenne, gardent des liens linguistiques et culturels (pratiques alimentaires, rituels de fête, pratiques éducatives . . .) avec l'Europe. Pour ces familles, et, à un degré un peu moindre, pour les trois dont les grand-parents avaient immigré aux Etats-Unis, vivre en Europe représente, en quelque sorte, un retour aux sources. Pour plusieurs sujets avec frères, sœurs, ou cousins éparpillés un peu partout dans le monde, ce séjour à l'étranger perpétue une tradition familiale.

La migration représente donc en quelque sorte une pratique habituelle ; si la plupart des parents ont exprimé au début une certaine détresse de voir partir leurs enfants à l'étranger, ceci a été vite tempéré par le fait que le déménagement reflétait un avancement professionnel pour le mari et par l'ex-

cellente raison ainsi fournie de venir en Europe. Six des huit femmes ont reçu ou allaient recevoir la visite de leurs parents, et plusieurs ont aussi reçu la visite d'autres membres de leur famille. Une des mères a été incitée, par le séjour de sa fille en Europe, à visiter son pays d'origine pour la première fois depuis 40 ans. Avec les "home leaves" presque tout le monde parvient à voir sa famille chaque année; plusieurs ont signalé que ces visites sont plus appréciées actuellement que lorsqu'ils étaient plus proches. Par contre, pour une personne au moins, prendre du champ vis-à-vis d'une belle-mère trop envahissante représente une des raisons de partir.

Quand les parents sont en bonne santé, il n'y a donc pas de problèmes particuliers pour les contacts avec la famille. Le contact est peut-être plus difficile à maintenir avec les frères et les sœurs, moins libres de voyager, mais personne dans cet échantillon n'a exprimé de problèmes majeurs à ce sujet.

Par contre, pendant les crises familiales et lorsque les parents sont en mauvaise santé, un sentiment de culpabilité apparaît et la distance se fait plus cruellement ressentir. Deux des femmes ont perdu leur père pendant qu'elles étaient à l'étranger, et le "stress" qui en a resulté a été sensiblement augmenté par la distance. Elles regrettent vivement, de plus, de n'avoir pas pu aider davantage leur mère pendant leur deuil. Ceci dit, les problèmes familiaux n'ont jamais été mentionnés comme un facteur ayant pu encourager le retour aux Etats-Unis. S'il y a quelquefois un arrière-fond de regret, il n'est jamais aussi important que le travail ou les facteurs concernant la famille nucléaire. En fait, le séjour à l'étranger se passe dans un contexte de sécurité familiale; la moitié de ces femmes considèrent qu'elles ont une grande solidarité familiale, et que ceci est plus important que la distance géographique. L'une d'elles l'exprime ainsi:

> "C'est comme si j'avais un long cordon ombilical. Je peux me sentir bien où que je sois, parce que je sais que je peux toujours rentrer. Peu importe si la maison familiale a été vendue, les gens sont toujours là."

– *AVEC LES AMIS AUX ETATS-UNIS*

Les relations avec les amis aux Etats-Unis sont maintenues avec plus de difficulté. L'étroitesse des liens amicaux est plus ou moins liée à la fréquence des déménagements et aux nombres d'années passés à l'étranger. Certaines gardent leur maison, leurs amis, et envisagent leur retour avec plaisir. Pour d'autres, en général celles que nous avons appelées les "migrantes

professionnelles", les relations avec la plupart de leurs amis se sont réduites à l'échange annuel des cartes de vœux. L'une d'elles nous a même dit:

> "Si mon mari mourait, je ne sais pas où j'irais. Je n'ai aucune attache nulle part."

Il est à noter que deux des "migrantes professionnelles" sont retournées au pays entre leurs séjours à l'étranger, conservant ainsi des attaches qu'elles considèrent comme très importantes.

Un problème majeur a été d'expliquer cette vie nouvelle aux gens qui n'ont pas eu d'expériences semblables. Pour celles dont les amis ont aussi voyagé, il n'y a pas de problème; les amis savent ce que c'est que de s'habituer à une autre culture. Pour d'autres, le décalage entre la réalité de leur nouvelle vie et l'image qu'en ont les amis lointains est parfois énorme. Ceci est le plus dramatiquement illustré par les lettres reçues par l'une d'elles lors de son premier Noël à Genève. La situation de cette femme était pour le moins difficile; à Genève depuis quelques mois seulement, elle avait dû changer d'appartement trois fois, ne connaissait encore personne, était au huitième mois d'une grossesse très préoccupante sur le plan médical, avec trois enfants en bas âge à la maison, son mari étant sur le point de s'absenter plusieurs semaines pour son travail.

> "Et," dit-elle, "tous nos amis écrivaient qu'ils m'envieaient! Ils pensaient à moi sur les skis, grignotant du chocolat et yodelant. Je ne savais pas si je devais éclater de rire ou pleurer."

Les petits ennuis de la vie quotidienne sont monnaie courante lors de l'apprentissage d'une autre culture: heures d'ouverture des magasins, courses quotidiennes quand on ne connait pas le nom des produits, ennuis d'autant plus agaçants qu'ils sont petits, et qu'on peut difficilement en parler aux gens qui pensent qu'on a une vie idyllique:

> "One is not supposed to be unhappy."

Parfois, les plus grands problèmes sont plus faciles à aborder avec des amis lointains, les problèmes d'adaptation des adolescents, le fait qu'on apprend ses premiers mots de français dans la salle d'accouchement, etc.

Le problème de mobilité sociale est également ressenti par certaines, surtout dans le climat de crise économique qui régnait aux Etats-Unis pendant l'étude:

> "Nos amis craignent pour leurs emplois. Comment pourrais-je décrire notre vie fabuleuse ici; je vais déjeuner en Italie, on revient d'une semaine de ski. C'est notre vie quotidienne ici, mais j'aurais l'air de vouloir impressionner, si je disais tout cela. C'est pourquoi je ne peux pas beaucoup écrire."

Certaines s'attendent à des problèmes lors de leur retour aux Etats-Unis:

"Je me sens changée par cette expérience. Je ne sais pas si, quand je rentrerai, j'aurai toujours quelque chose en commun avec mes amis."

D'autres, surtout les migrantes occasionnelles, celles dont la vie à l'étranger n'est qu'une parenthèse dans une vie stable dans le pays d'origine, considèrent leur séjour comme un enrichissement de leurs amitiés:

"Mes amis participent ainsi à une vie passionnante, sans avoir à se déplacer."

A peu près la moitié des femmes interviewées ont décrit avec plaisir les cercles d'amis qui les attendaient à leur retour:

"Je peux toujours retrouver le fil avec mes amis. Je suis absente, mais quand je rentre, c'est comme si je n'étais pas partie."

C'est le cas surtout, mais pas exclusivement, de celles qui conservent leurs maisons aux Etats-Unis, et celles qui ne restent pas trop longtemps éloignées. Les facteurs de personnalité conditionnant ces adaptations différentielles sont importants mais hors du champ de cet article.

En résumé, la migration affecte les réseaux sociaux établis dans le pays d'origine, et ceci de façon contrastée. Du côté positif, il y a l'enrichissement des relations grâce aux expériences partagées, une forme d'accumulation du capital des relations sociales. Du côté négatif, il y a le décalage entre la réalité de la vie quotidienne de la migrante et la réalité imaginée par les amis; la crainte de ne plus avoir beaucoup en commun avec les anciens amis à cause de styles de vie et d'expériences trop divergentes pose aussi des problèmes. Pour trois des femmes interviewées, ayant vécu longtemps à l'étranger ou ayant beaucoup déménagé, leurs réseaux sociaux aux Etats-Unis ont été bouleversés. Elles n'ont plus d'attaches amicales, et deux d'entre elles s'en inquiètent.

– *AVEC D'AUTRES GENS DE LA MEME NATIONALITE DANS LA NOUVELLE CULTURE*

Les réseaux sociaux de quelques sujets à Genève avaient été établis avant leur arrivée; surtout pour les employés des firmes multinationales et du corps diplomatique, il n'est pas rare de retrouver à Genève des amis de Tokyo, de Chicago, voire des amies d'enfance de Hong Kong. En plus, il y a sou-

vent une prise en charge immédiate par la compagnie, formelle (aide à trouver une maison et pour les démarches administratives etc., jusqu'aux explications des mystères de la chambre à lessive), ou informelle, (des femmes de collègues se manifestant avec diverses offres d'aide sociable . . .).

Tout se passe autrement pour les indépendants (les gens non liés aux firmes multinationales), pour qui les premiers mois sont plutôt décrits en termes d'isolement et de frustrations. Après les premiers mois, ces différences du début tendent à diminuer et les différences personnelles et celles de situation prennent le dessus.

Un trait fondamental de la communauté étrangère à Genève est le caractère éphémère des relations. Dans cette population, le va-et-vient des gens est une réalité quotidienne :

"Toutes mes amies de ma première année ici sont parties."

"Les internationaux sont un peu en transit – on est toujours conscient de cela."

"Les gens n'investissent pas trop dans leurs relations. Ça ne vaut pas la peine de devenir proche de quelqu'un qui va partir."

Seule une femme dit ne pas être affectée par ce mode de relations de "fleeting friendships" – tout en le soulignant. Les autres, particulièrement celles qui ont beaucoup déménagé, disent qu'avec l'âge et l'expérience, elles ne cherchent plus le même degré d'intimité dans les relations sociales. L'une dit, par exemple, que si ces amitiés à Genève sont agréables, elle ne s'attend pas à ce que ces gens partagent, de la même façon que ses anciens amis, les événements importants de sa vie, comme le baptême de son bébé par exemple. De même, surtout les "migrantes professionnelles" nient avoir éprouvé un sentiment de solitude pendant les premières semaines à Genève :

"J'ai l'habitude."

"J'aime beaucoup les gens, mais je ne les recherche plus spécialement."

C'est pour ces raisons que toutes les "migrantes professionnelles" ont souligné un certain repli sur la famille conjugale :

"Nous formons une famille très unie"

"Mon mari est mon meilleur ami".

Ce repli est présenté comme chose très positive par les quatre qui l'ont signalé. [1] Il y a, en même temps, un retour sur elles-mêmes que plusieurs ont attribué aux changements successifs :

"J'ai beaucoup appris sur moi-même, et je me sens plus forte."

Ceci dit, aucune de ces huit femmes n'est isolée. Chacune a des amis, appartient à divers groupes, a des activités bénévoles, suit des cours.

La mise en place des réseaux sociaux se fait de plusieurs façons: les enfants, par exemple, facilitent l'insertion sociale de leurs mères en offrant parfois l'occasion d'entamer une conversation avec d'autres parents. Les enfants d'âge scolaire dans cet échantillion fréquentent, à deux exceptions près, une école spécialisée dans l'accueil d'enfants internationaux. Dans cette école, les parents, et surtout les mères, prennent souvent un rôle actif, et l'école représente un mode important d'insertion sociale pour les mères comme pour les enfants.

Un club des femmes américaines offre peut-être le plus important réseau potentiel. Tous les sujets connaissent l'existence de ce club, et la plupart en font partie, bien que le fréquentant peu. Pour plusieurs:

"C'est bien de savoir que c'est là, même si je ne participe pas."

Au moins trois on dit:

"Je pouvais avoir tout un réseau d'amis en cinq minutes simplement en décrochant le téléphone."

Mais la suite de cette phrase illustre l'ambivalence des relations avec les gens de la même nationalité:

"mais je risque d'être coincée."

En fait, toutes ont noté qu'on peut vivre à Genève dans un milieu exclusivement américain, mais la plupart pense que cela serait dommage. Comme dit l'une d'elles:

"Si je prends la peine de m'adapter à la vie ici, je voudrais aussi élargir un peu mes horizons et connaître d'autres gens." ou:

"Je ne suis pas venue ici pour reproduire la 'suburbia' américaine."

"(Mes amies américaines) sont toujours auprès de moi pour faire des choses. C'est gratifiant, mais je veux aussi en profiter pour apprendre autre chose."

Toutes, sauf une, prennent plus ou moins cette position.

1) **Un poids aussi exclusif sur le couple pourrait également mener au divorce, comme l'ont souligné Damary & Ypsilantes (1980) et le Geneva Women's Cooperative (1983) entre autres, mais dans l'échantillon étudié cela n'a pas été le cas, au contraire.**

La description de ces attitudes et comportements nous aide à mieux comprendre les difficultés relationnelles avec les personnes de même nationalité. A la fois ces contacts sont recherchés comme des formes de soutien et de protection, mais ils sont aussi rejetés parce qu'ils ne correpondent pas aux aspirations de découverte de personnes de cultures différentes.

D'autre part, l'identité culturelle s'est affirmée avec le temps passé hors de la culture d'origine. Celles qui sont à l'étranger pour la première fois ont tendance à remarquer davantage les différences culturelles qu'on trouve aux Etats-Unis:

> "Je me sens plutôt New Yorkaise. Il y a autant de différence entre ma culture et celle du 'middle west' qu'entre la mienne et celle de la bourgeoisie genevoise."

Pour les autres, leur sentiment d'identité culturelle est beaucoup plus global, et l'effet d'étiquetage – labeling – se produit:

> "C'est curieux, plus vous êtes loin des Etats-Unis, plus vous vous rendez compte que vous êtes Américaine. Les gens vous considèrent comme Américaine et vous vous sentez d'autant plus Américaine."

> "Plus je suis loin, plus je me sens Américaine et plus je me rends compte que je le suis."

Tandis que certaines ne se considèrent pas comme représentantes de la culture américaine,

> "Je suis moi vivant à Genève, c'est tout,"

d'autres sont soucieuses de bien se comporter en public, se considérant en quelque sorte ambassadrices de leur pays:

> "Je dis à mes enfants de bien se comporter à la piscine, je ne veux pas que nous soyons considérés comme d' 'horribles Américaines'."

L'identité culturelle semble constituer une sorte de toile de fond à l'approche d'autrui. Comme disait l'une des femmes qui a vécu longtemps en Europe:

> "Je peux aborder les gens de deux façons, américaine ou européenne. Je me sens plus à l'aise avec la première, mais l'autre est comme une deuxième langue que je parle bien."

– *AVEC LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE*

Ne voulant pas, pour la plupart, rester exclusivement avec les gens de la même nationalité, les personnes interrogées se sont tournées vers ce que l'une a appelé "le cercle extérieur", c'est-à-dire les autres étrangers aussi installés à Genève:

"Je me sens partie de la communauté internationale de Genève."

L'intégration à cette communauté internationale se fait relativement facilement; il suffit d'un peu d'effort et de bonne volonté pour rencontrer d'autres gens également ouverts, disponibles et à la recherche de relations sociales. Toutes, sauf une, comptent des gens de plusieurs nationalités (mais anglophones) parmi leurs amis à Genève, et la variété, le cosmopolitisme, de leurs relations est nettement la chose la plus positive du bilan général de leur séjour à l'étranger.

Plusieurs ont déclaré:

"Peu importe la nationalité, l'important c'est qu'ils ont voyagé. C'est le fait d'avoir vécu ailleurs que dans son pays qui change tout."

Ou bien:

"Je ne suis pas aussi provincale que je l'aurais été si j'avais toujours vécu dans la même ville."

"Cela élargit l'esprit."

Mais, même ici, il y a un fond de malaise au sujet de "l'artificialité" de la communauté internationale. Une des interviewées l'a exprimé ainsi:

"Dans notre paroisse (anglophone), il n'y a que peu de naissances et presque pas de morts. C'est une communauté insulaire – tout le monde a à peu près le même statut socio-économique; il n'y a pas de pauvres, pas d'handicapés, peu de vieux."

Elle se préoccupe d'ailleurs des valeurs qu'apprennent les enfants:

"C'est difficile pour eux d'expérimenter des différences, de voir les gens qui ont moins qu'eux. Ils ne se rendent pas compte dans quelle mesure ils sont privilégiés."

Il serait intéressant par ailleurs d'analyser les facteurs d'homogénéité de ces groupes qui, bien culturellement différenciés, gomment les différences de classes sociales. Une telle analyse a été commencée par la Geneva Womens' Cooperative (1983).

D'un autre côté, le manque d'engagement et de participation sociale réelle est évoqué. Ce manque est considéré comme positif par une minorité :

"Vivant comme cela, vous apprenez à apprécier le moment présent,"

mais négatif par la majorité. L'une d'elles s'est expliquéee là-dessus:

"(Dans un autre poste à l'étranger) j'étais très active. J'ai beaucoup travaillé dans la communauté internationale. J'ai pris un rôle de leader, puis, quand je suis revenue six mois après, je me suis rendu compte que tout ce que j'avais fait avait disparu. Personne ne s'est souvenu moi! Ici, j'ai fait quelques petites choses, pour aider un peu, il faut quand-même, mais je ne sens plus le devoir de laisser une empreinte dans la communauté."

Ne pas pouvoir participer à la vie civique et politique est l'un des motifs de retour de l'une des sujets aux Etats-Unis :

"C'est comme si on n'existait pas. Il n'y a pas de participation, ni ici, ni dans mon pays."

Trois autres disent qu'elles ne prennent pas la peine de s'intéresser aux événements politiques locaux, car de toute façon, sans droit de vote, elles ne peuvent pas les influencer.

3. LES RESEAUX D'INTEGRATION A LA CULTURE D'ACCUEIL

La plupart des personnes interviewées ont comme aspirations de départ le désir profond de connaître une autre culture.

Au niveau le plus superfiel, à la question :

"Vous sentez-vous bien à Genève?",

toutes répondent d'emblée par l'affirmative. En effet, toutes sauf une déclarent se sentir plus ou moins chez elles, une fois certaines petites habitudes et une certaine orientation acquises, comme celle de pouvoir circuler sans consulter une carte par exemple. Par contre, l'une d'elles ne se sent pas du tout chez elle. Fait certainement significatif, elle est la seule dans cet échantillon à vivre dans une "capsule" exclusivement américaine. Dans les lieux publics genevois elle essaye toujours de passer inaperçue :

"Je ne veux pas qu'on me remarque. Je me sens intimidée. Je chercherais une demi-heure quelque chose au supermarché plutôt que de demander."

Si les femmes interviewées se sentent à l'aise à Genève, c'est parce qu' elles perçoivent les espaces publics comme ouverts et tolérants (les commerces, les rues, les cinémas . . .). Par contre, tout ce qui relève des espaces privés (notamment ceux qui concernent les familles suisses) est perçu comme beaucoup moins pénétrable: ce sont les difficultés à rencontrer ces familles qui ont constitué l'essentiel de ce qu'elles ont considéré comme l'échec de leur séjour. Ces efforts se sont souvent avérés infructueux. Par exemple, l'une d'elles espérait rencontrer d'autres mères quand elle emmenait son enfant au parc, pour découvrir que dans son quartier la plupart des enfants suisses étaient accompagnés par des jeunes filles au pair, étrangères elles aussi. Une autre voulait rencontrer des indigènes en suivant un cours de cuisine, comme cela se fait aux Etats-Unis, pour découvrir que les autres élèves étaient aussi des étrangers, pour la plupart des Américaines. Sans aucun doute, le fait qu'elles ne peuvent pas travailler limite considérablement les possibilités de rencontrer des indigènes.

En fait, quatre d'entre elles n'ont que très peu de contact avec les Suisses, à part quelques paroles occasionnelles avec les voisins ou dans les magasins. Il est même difficile pour certaines d'identifier les Suisses:

> "Quand je suis en ville, j'arrive à identifier les ouvriers italiens et espagnols, et je présume que les femmes bien habillées sont suisses, mais je ne suis pas sûre."

Il y a au début un certain nivellement, les indigènes représentent en quelque sorte une masse inconnue, dans laquelle il est difficile de faire la différence entre le boucher et le banquier. Surtout au début, les femmes racontent avoir autant de plaisir à bavarder avec la vendeuse dans le supermarché qu' avec la bourgeoise voisine; le plaisir de surmonter la difficulté de communiquer dans une langue étrangère l'emporte sur la relation elle-même.

Par contre, les quatre autres ont deux ou trois amis suisses, presque tous mariés à des non-Suisses ou ayant vécu à l'étranger (pour la plupart aux Etats-Unis). Comme l'a noté l'une d'elles:

> "Mes amis suisses ne sont pas des Suisses typiques."

Même dans ces amitiés, les relations ne sont peut-être pas tout à fait bi-latérales. L'une d'elles l'explique ainsi:

> "Pour elle, je fais partie de son cercle international, mais elle ne m'inclut jamais dans sa vie suisse."

Plusieurs facteurs sont à l'origine de cette difficulté de connaître les autochtones. Tout d'abord, tous les sujets ne sont pas également motivés. A cet égard les "migrantes professionnelles" sont nettement différentes

des autres. Trois d'entre elles qui ont vécu en moyenne huit ans dans d'autres postes à l'étranger manifestent moins d'ouverture à la culture locale que les autres, non seulement dans l'effort à établir le contact avec les indigènes, mais aussi dans l'effort à apprendre la langue, à lire un journal local, à participer aux événements locaux et à adopter des changements dans la nourriture. Elles affirment que "l'esprit d'aventure" diminue avec chaque déménagement, et que le désir de s'intégrer diminue aussi à chaque changement de culture.

Dans cette enquête, l'échantillon est trop petit pour déterminer les facteurs qui influencent le désir et le fait de s'intégrer à la culture locale; cependant, deux attitudes opposées, et peut-être typiques, peuvent être différenciées par la description de deux cas.

- Madame E, une intellectuelle, a toujours voulu vivre à l'étranger, à la fois pour connaître une autre culture, mais aussi pour voir son pays dans une perspective différente. Tout comme son mari, elle a été très contente de l'occasion de venir à Genève pour deux ans, de plus, ce déménagement, parenthèse dans une vie ayant sa base aux Etats-Unis, tombait bien dans ses carrières procréative et professionnelle. Le couple, qui a choisi un appartement dans un quartier où vivent beaucoup de Suisses, participe activement à la vie de la communauté. De nature sociable et active, la femme compte beaucoup d'Américains parmi ses amis à Genève, mais cultive aussi ses contacts avec ses voisins suisses. Elle s'intéresse à ce qui se passe et pense que ses amis suisses ont du plaisir à lui expliquer leur culture. Le bilan de son séjour est très mitigé, mais elle dit avoir énormément appris, et elle brosse une véritable fresque socio-anthropologique de la Suisse et de la communauté internationale de Genève.

- Madame H présente une expérience tout à fait différente. Plus âgée de 5 ans que Madame E, et sans prétention intellectuelle, elle a vécu pendant onze ans en Amérique du Sud et en Asie; cette série de postes à l'étranger va vraisemblablement se prolonger après son départ de Genève. Pour elle, prime le désir de garder un style de vie stable, où que soit sa famille, et aussi de maintenir sa culture américaine, qu'elle admet idéaliser. Ainsi, elle construit une vie tout à fait américaineà Genève; les voisins du quartier sont presque tous américains, leurs amis sont américains, tout comme l'école, l'église et la nourriture. Elle s'est peu investie dans l'apprentissage du français, et a des idées stéréotypées sur les Suisses, avec qui elle a peu de contacts. La famille a une machine video pour voir des films en anglais, au lieu d'un téléviseur, et ne lit les journaux locaux que pour savoir quels films passent en version originale anglaise. Elle explique tout ceci par le désir de tranmettre sa culture à ses enfants:

"Nos enfants auront passé toute leur enfance à l'étranger, mais ils sont américains, et je tiens à ce qu'ils gardent leur culture. Ceci est particulièrement important pour nous, justement parce que nous n'avons *pas* de vie en Amérique, où nous retournerons bientôt. Je ne sais pas *où* on sera dans deux ans."

Mais si la bonne volonté de s'intégrer suffit, toutes les femmes interviewées auraient au moins quelques amis suisses (même Madame H qui regrette, elle aussi, de ne pas avoir une amie suisse). Plusieurs autres facteurs empêchent une véritable intégration, et même la participation, à la vie de la classe moyenne suisse, en premier lieu la langue. Bien qu'on puisse parfaitement vivre à Genève sans parler français (le contact minimal avec les médecins, les autorités et les vendeuses pouvant très bien se faire en anglais), et que beaucoup d'étrangers le font, toutes les femmes interviewées considèrent l'apprentissage du français comme un des buts de leur séjour. Chacune suit des cours de français, mais toutes considèrent leur aisance linguistique comme étant insuffisante.

Sans aisance linguistique, les relations sociales, surtout en groupe, demandent un grand investissement de part et d'autre:

"Je ne peux pas demander aux Suisses que je rencontre d'avoir la patience d'écouter mon français boiteux,"

Les femmes sont, pour cette raison, obligées de se limiter pour la plupart aux autochtones qui parlent anglais, ce qui introduit évidemment un biais dans leurs relations.

Un second facteur, lié à la langue, est celui de la continuité. La plupart des sujets ont reconnu qu'il est fort peu probable que quelqu'un, et surtout quelqu'un de passage, puisse entrer dans un cercle de gens qui ont un long passé commun. Avec toute une vie dans un même endroit, les mêmes amis d'enfance, les familles forment alors un cercle assez impénétrable. Plusieurs ont d'ailleurs noté qu'elles ont peu de choses en commun avec les gens, de quelque pays que ce soit (l'Amérique y compris), qui n'ont pas vécu loin de chez eux. Effectivement, comme nous l'avons déjà noté, tous les amis suisses des sujets ont, à une exception près, eux aussi, un passé migratoire.

Ces réflexions concernent les classes moyennes et moyennes supérieures, suisses [2] et américaines; les étrangères interviewées trouvent les indigènes peu

2) Il est bien possible que la classe supérieure genevoise soit plus ouverte aux relations avec les étrangers, surtout dans les relations mondaines, mais aussi au niveau plus intime des relations amicales. Le niveau de 'culture générale' et la nature bien ancrée de la spécificité suisse de ces couches y est sûrement pour quelque chose.

surtout pour des relations demandant un investissement pour surmonter les différences culturelles et linguistiques. En bref, la disponibilité des migrantes ne trouve pas une disponibilité équivalente chez leurs hôtes.

CONCLUSIONS

Au terme de cette étude plusieurs éléments peuvent être dégagés. Tout d'abord, il y a le caractère volontaire de la migration. A des degrés variables, les personnes interrogées ont choisi de venir vivre dans la nouvelle culture, et pour la plupart d'entre elles, ceci représente un choix positif. Au contraire des réfugiés, par exemple, elles n'ont pas été chassées de leur lieu d'habitation; elles sont venues vers une nouvelle expérience, au lieu de fuir une situation malheureuse. De plus, la plupart sont venues avec une attitude ouverte et curieuse, désirant profiter d'un séjour à l'étranger pour découvrir une autre culture, pour leur enrichissement personnel et celui de leurs familles. La culture américaine joue bien sûr un rôle ici: il est courant pour une américaine de déménager souvent et loin. Ce genre de cheminement est plutôt de règle parmi cette population. Il est probable qu'avec l'expérience, il se forge une sorte d'immunité au déracinement. D'une part ces habituées du changement connaissent bien les moyens à mettre en place pour créer un réseau social. D'autre part, concomitamment, nous avons noté chez celles qui se sont déplacées le plus souvent un certain repli sur la famille conjugale et sur elles-mêmes.

Un deuxième facteur est le facteur temporel, du double point de vue du moment et de la durée. Tout d'abord, plus le déménagement de ces femmes s'harmonise avec d'autres éléments de leurs vies, meilleure est la qualité de leur processus d'adaptation. Les crises familiales par exemple suscitent un "stress" important et entravent considérablement l'adaptation à la nouvelle culture. Pour cette population, potentiellement au moins, professionnellement active, le moment du déménagement par rapport aux parcours professionnels et procréatifs s'avère critique. Les graves difficultés à se construire une vie professionnelle dans le nouveau lieu d'habitat représentent une frustration majeure pour celles qui sont professionnellement ambitieuses. Si le déménagement tombe au moment où la vie professionnelle peut être mise en veilleuse, ou si il n'y a pas d'ambition profes-

sionnelle, l'expérience est considérée comme beaucoup plus positive que s'il y a décalage à cet égard.

La durée prévue du séjour est également importante. Si cette durée est fixe et limitée (le plus souvent deux ans), les nouvelles arrivées s'engagent dans la vie sociale du nouveau lieu d'habitat, certes différemment de celles qui viennent pour une durée plus longue. Les "migrantes professionnelles" ont tendance à mettre l'accent sur le caractère éphémère de leur séjour, à peu investir dans l'engagement social, et à vouloir garder leur propre culture, tandis que les autres considèrent leur séjour à l'étranger comme un moratoire, presque comme des vacances, durant lesquelles elles peuvent concentrer leur attention sur des choses nouvelles – apprendre une langue, découvrir une autre culture – elles ont alors tendance à valoriser la découverte et à minimiser les problèmes de la vie quotidienne.

Pour ces personnes qui voyagent beaucoup, les contacts avec les familles restées aux Etats-Unis sont assez facilement maintenus. Par contre, les relations avec d'anciens amis restés au pays sont plus problématiques, surtout dans des cas de 'upward mobility' et pour certaines "migrantes professionnelles", qui n'ont presque plus de tels amis et qui ne se sentent d'attaches nulle part. La plupart d'entre elles se sentent transformées par leur mode de vie dans une autre culture, et quelques-unes craignent de n'avoir plus grand chose en commun avec leurs anciens amis quand elles rentreront.

Un facteur facilitant l'adaptation est l'existence d'une assez importante communauté de même nationalité, qui constitue en vaste réseau d'entraide potentiel. Si la plupart considère ce réseau avec ambivalence et a plutôt tendance à ne pas l'utiliser, c'est en sachant fort bien qu'il est là en cas de besoin; il constitue une sorte de filet de secours.

L'intégration à la vie locale s'est avérée problématique. En dépit du désir de s'intégrer, même moyennement, la plupart des personnes étudiées éprouvent beaucoup de difficultés à faire connaissance avec les indigènes. Les entraves majeures sont les problèmes de langue, le caractère éphémère de leur séjour, et le peu de disponibilité de leurs hôtes. Leur participation à la communauté d'accueil est presque nulle. Elles se tournent alors plutôt vers la communauté internationale, qui est généralement perçue de façon positive, quoique avec quelques réserves. Elles construisent ainsi avec des personnes de cultures différentes, mais de niveau professionnel et socio-économique comparable, un sous-groupe considéré comme enrichissant, mais quelque peu artificiel.

En resumé, en voulant explorer les réseaux sociaux des migrantes, tout en gardant constantes la culture d'origine et la culture d'accueil, nous avons découvert deux formes bien distinctes de migration. Pour à peu près la moitié du groupe étudié, la migration représente une parenthèse dans une vie plus ou moins stable dans la culture d'origine, durant laquelle il y a découverte d'une autre culture. En dépit de frustrations et de problèmes plus ou moins graves, ces migrantes ressentent cette expérience comme nettement positive. Leur plus grande déception est de ne pas pouvoir mieux s'intégrer à la culture d'accueil, mais cette déception, elles l'ont en quelque sorte annulée en s'intégrant à une communauté plus grande, la communauté internationale. Les réseaux sociaux antérieurs restent à peu près intacts et même enrichis, les nouveaux constitués étant, de plus, gratifiants. Ici la migration est clairement un facteur d'enrichissement personnel.

Pour l'autre moitié du groupe étudié, la migration représente un bouleversement des réseaux sociaux. Les "migrantes professionnelles", qui changent de culture tous les deux ou trois ans, décrivent aussi la migration comme un enrichissement personnel, mais au détriment de la qualité des liens sociaux antérieurs et présents. Après plusieurs déménagements, elles n'ont presque plus d'attache dans le pays d'origine et sont découragées de beaucoup investir dans de nouvelles relations. Sans participation sociale, elles se tournent alors vers leurs familles nucléaires et vers elles-mêmes, dans une sorte de flottement social.

A l'opposé des comportements de migrations subis, contraints, ou ceux des classes sociales très défavorisées, la migration volontaire de la population étudiée a contribué à souligner le caractère éventuellement positif de la migration. Au delà de l'analyse des réseaux sociaux, c'est la fréquence et la durée des migrations successives qui paraissent le mieux pouvoir expliquer la qualité des processus d'intégration et d'adaptation de ces migrantes.

BIBLIOGRAPHIE

BRODY, E.B. (Ed.) (1970), "Behavior in New Environments: Adaptation of Migrant Populations" (Sage Publications, Beverly Hills, California).

CLEVELAND, H.; MANGONE, G. & ADAMS, J.C. (1960), "The Overseas Americans" (Mc Graw-Hill, London).

DAMARY, C. & YPSILANTES, D. (1980), "Problems of Adjustment and Accomodation of the Wives of International Civil Servants" (Mémoire, Ecole de Service Social, Genève).

FEDERATION SUISSE DES BOURGEOISIES (1979), "Les étrangers dans la commune" (Berne).

GENEVA WOMEN'S COOPERATIVE (1983), "With our Consent?" (c/o Kristi Decke, Bartningstrasse 44B, D-6100 Darmstadt, Federal Republic of Germany).

GUYOT, J. et al. (1975), "Des femmes immigrées parlent" (Centre Europe – Tiers Monde, Genève).

HULL, D. (1979), Migration, Adaptation, and Illness; A Review, *Social Science and Medicine*, **13A** (1979) 25 - 36.

LEY, K. (1981), "Migrant Women – Is Migration a Blessing or a Handicap? Situation of Migrant Women in Switzerland", papier présenté au *Fifth Seminar on Adaptation and Integration of Permanent Immigrants, Genève.*

RYTINA, N. F. (1981), The Economic Status of Migrant Wives: An Application of Discriminant Analysis, *Sociology and Social Research*, **65** / 2 (1981) 142 - 152.

SAYAD, A. (1981), Santé et équilibre social chez les immigrés, *Psychologie Médicale*, **13** / 11 (1981) 1747 - 1775.

"LA SUISSE ET LE MIGRANT" (1967), (séminaire organisé par le Bureau d'Information Sociale, Genève).

TABOADA–LEONETTI, I. & LEVY, F. (1978), "Femmes et immigrées: l'insertion des femmes immigrées en France" (La documentation française, Paris).

UNESCO (1983), "Vivre dans deux cultures: La condition socio-culturelle des travailleurs migrants et de leurs familles" (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, Paris).

ZWINGMANN, C. & PFISTER–AMMENDE, M. (1973), "Uprooting and After" (Springer-Verlag, Berlin).